

## 1, 2, 3, Soleil !

Un. Il y a seulement un palmier face à moi. J'imagine qu'il y en a d'autres, à ma droite ou à ma gauche, sans doute même dans mon dos. Mais là, tout de suite, dans mon champ de vision, je n'en vois qu'un. Il se courbe légèrement sur la droite et ses grandes palmes ondulent doucement dans une petite brise du soir. Je crois les voir frissonner, je les entends se froisser légèrement les unes contre les autres au gré de ce souffle invisible. Chez moi, il n'y a pas de palmiers. Il y a de grandes forêts de résineux, et des arbres européens communs, mais pas de palmiers. Et les palmiers, c'est vrai que c'est dépaysant.

Deux. Il y a deux chaises longues l'une à côté de l'autre, toujours face à moi. Elles ne sont pas exactement parallèles, posées l'une à côté de l'autre dans un alignement parfait, mais comme légèrement tournées l'une vers l'autre. Elles n'attendent qu'une chose, c'est que l'on s'y installe confortablement. En couple, de préférence. Le lieu est idéal pour ça. Ces deux transats invitent à la rêverie, au plaisir de la conversation et du repos contemplatif, pour profiter tranquillement de ce petit coin de paradis. D'ailleurs, quelqu'un semble avoir négligemment disposé dans les accoudoirs -dans des petits creux prévus à cet effet-, deux cocktails. Enfin, j'imagine que ce sont deux cocktails car de là où je suis, je distingue deux pailles qui surnagent, dans des verres qui laissent transparaître un joli fondu rose orangé. Un punch, peut-être ? Non. Une Tequila Sunrise, plutôt. Oui, c'est ça, une Tequila Sunrise. C'est frais, c'est coloré, ça a le goût des vacances et la couleur de l'été. Et le dégradé des couleurs dans le verre s'accorde parfaitement avec le camaïeu grenadine du jour qui décline. Dommage que je sois seul sur le banc. Si j'avais été accompagné, j'aurais pu en profiter avec quelqu'un d'autre. Tiens, d'ailleurs, *elle* vient de passer devant moi. Je ne sais pas quelle heure il est exactement depuis que j'ai perdu ma montre, mais elle est rarement en retard. Elle m'a souri timidement, comme tous les jours, depuis cinq jours que je suis là. C'est vrai que j'ai du mal à quitter mon banc. Mais quand le soir s'approche, j'adore venir ici. Si elle fait comme d'habitude, -enfin comme depuis 3 jours-, elle va repasser devant moi d'ici dix minutes ; quinze, tout au plus. Ça dépend s'il y a du monde dans la file d'attente. En attendant, je continue d'observer mon coucher de soleil : c'est la magie à portée de main, qui se renouvelle chaque jour que Dieu fait. Certains lieux semblent créés pour servir d'écran au spectacle fabuleux de la nature. Et c'est exactement le cas du paysage que j'ai en face de moi.

Trois. Il y a trois choses dans ce paysage qui invitent à s'y attarder. D'abord, la longue étendue de sable qui déborde juste sous mes yeux. Il est fin, soyeux. Un velours granuleux qui donne envie de retirer immédiatement ses chaussures et d'y plonger les pieds. Sentir les grains glisser entre ses orteils, le pied s'enfoncer et résister un peu à la marche, et éprouver le picotement de chaleur qui irradie sous la plante. Ensuite, la mer. Les flots bleu lagon qui appellent au plongeon. La surface doucement ridée qui vient lécher le bord sableux dans le bruissement d'un doux clapotis, mais aussi, dans le fond, cette ouverture sur le large, horizon turquoise qui s'ouvre sur l'infini du ciel et des grands départs. Et enfin, dernier élément qui me pousse sans cesse à revenir ici tous les soirs, c'est ce voilier blanc qui flotte un peu à droite des transats, dans cette anse enchanteresse. Son grand mât déploie ses ailes blanches et laisse imaginer la vie paisible sur son pont, mais aussi la possibilité immédiate de saisir la brise pour voguer plus loin. Lever l'ancre, s'en aller, partir et découvrir. *Partir*. C'est bien ce que j'aimerais faire. Mais pour l'instant, je suis coincé ici. Remarque, y'a quand même pire, comme endroit, non ?

Un. Deux. Trois. Soleil. C'est au soleil que je pourrais comparer la chevelure de cette fille qui est passée tout à l'heure. Je sais, je sais, la comparaison est usée jusqu'à la corde. Mais si je suis honnête, et que je ne prends pas peur à l'idée que l'on se moque de moi, c'est tout simplement *elle*, le soleil. Elle illumine mes fins de journées depuis trois jours maintenant. N'empêche, c'est que je dois faire un peu pitié quand même, sur mon banc, pour qu'elle ait fini par porter son attention sur moi.

Tout à l'heure, elle va repasser. Elle va revenir, comme d'habitude, avec un petit sac en papier blanc qui, lorsqu'elle arrivera à ma hauteur, parfumera l'air de viennoiseries chaudes. J'entends maintenant le bruit de ses talons, et si je tournais légèrement la tête, je la verrais qui arrive depuis le bout de l'allée. Ça y est, elle est là. Elle s'arrête à ma hauteur. Elle ouvre délicatement le sachet blanc et en sort un beignet. Elle me sourit doucement et me le tend ; elle accompagne son geste de quelques mots que je ne comprends pas. Et comme je ne parle pas sa langue, je me contente de lui sourire et de la remercier à mon tour, d'un signe de tête. Le beignet est encore chaud ; hier, c'était un croissant : elle change tous les jours. Mais je ne mange jamais devant elle. Par pudeur, ou respect, pour ce cadeau qu'elle me fait. J'attends qu'elle poursuive son chemin, et surtout, qu'elle se soit retournée comme pour s'assurer que j'ai toujours dans les mains la douceur sucrée qu'elle m'a donnée. Je lui fais alors un petit geste de la main, pour la remercier encore une fois, et quand elle a disparu à l'autre bout de l'allée, alors je mords dans le beignet. Il est moelleux et tiède, le sucre se

colle à mes lèvres, et pour la première fois depuis ce matin, je goûte au plaisir de manger. Pour profiter davantage de ce moment de grâce, je repose les yeux sur mon paysage : le soleil n'a pas bougé dans le ciel, le voilier est toujours à la même place et l'immobile camaïeu grenadine se fixe dans mes iris. Un beignet sur la plage. Ravissement des sens, plaisir suspendu au temps qui passe et chaleur d'une main tendue.

Mais un homme s'approche du banc et vient se poster juste devant moi, gâchant mon imprenable vue. Je l'ai déjà aperçu il y a cinq jours, quand j'ai commencé à venir sur ce banc. Il porte un bleu de travail et il tient une sorte de grand balai télescopique ainsi qu'un seau. Il me regarde un instant, peut-être surpris de me voir encore ici. Et il commence alors à décoller l'immense affiche du panneau publicitaire. Les pans se déchirent, laissant de grandes traînées de papier blanc aux bords irréguliers. D'abord, c'est mon palmier qui s'effondre. Avec une partie du sable blanc qui s'effiloche en feuillets chiffonnés. Ensuite c'est au tour des transats : intimité, cocktails et farniente croulent dans une crêpe de papier ondulé. Et enfin, mon voilier, mon rêve de large et d'horizon, qui se ratatine à coups de déchiquetures. Je soupire intérieurement : adieu publicité géante pour l'agence de voyage « 1, 2, 3, Soleil ! ». Pendant cinq jours, ce panneau m'a fait oublier l'allée de bitume à côté de la boulangerie, les immeubles gris autour de moi, et les tilleuls rachitiques qui encadrent le banc public. J'ai voulu voir Paris, en provenance directe de Varsovie, et dès les premières heures de mon séjour, on m'a tout pris : argent, papiers, téléphone. Je me suis retrouvé sans rien, à attendre régulièrement sur ce banc que le consulat organise mon retour. Et, visiblement, à faire pitié au point d'occasionner des élans de charité.

Il me revient en tête une citation. Si je ne me trompe pas, c'est quelque chose comme : « *Un rêve de beignet, c'est un rêve, pas un beignet. Mais un rêve de voyage, c'est déjà un voyage* ». Aujourd'hui, j'ai eu le beignet. Demain, je repars à Varsovie, sans aucun regret pour Paris. Sauf pour ses jeunes filles qui sortent des boulangeries. Et l'année prochaine, c'est sûr, je pars sur un voilier aux Caraïbes.

1393 mots.

